CONSIDÉRATIONS

THÉRAPEUTIQUES

DÉRIVÉES

DES FONCTIONS DU SYSTEME DES ABSORBANS,

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Montpellier, le Fructidor, an XII;

PAR RAYMOND GARDEY, natif de Castera Lectourois, Département du Gers.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

A MONTPELLIER,
CHEZ AUGUSTE RICARD, IMPRIMEUR, PLACE DES CAPUCINS, MAISON D'ALCO, N.º 195, AN 12-1804.

A MESSIEURS

DUBRUEL, GUERIN, CAZEJUS, LAPEYRE, MOULINIÉ ET CARRIÉ FILS,

Anciens Professeurs d'Anatomie, de Physiologie, de Pathologie, etc., au ci-devant Collége royal de Chirurgie de Bordeaux,

MES MAITRES.

La reconnoissance me fait un devoir d'offrir l'hommage de cet Essai à ceux qui guidèrent mes premiers pas dans la carrière épineuse de l'art de guérir.

RAYMOND GARDEY.

CONSIDÉRATIONS

THÉRAPEUTIQUES

DÉRIVÉES

DES FONCTIONS DU SYSTEME DES ABSORBANS.

Des auteurs recommandables ont considéré le système des vaisseaux lymphatiques dans l'état sain, et ont vu que les dérangemens de l'économie animale qui ne viennent que trop souvent de l'action de ce système, ne sont quelquefois occasionés que par la qualité des matières absorbées. Mon but n'est pas de marcher sur leurs traces; mais de présenter quelques considérations thérapeutiques dérivées des fonctions du système absorbant. Si les lymphatiques servent à infecter la lymphe et le sang, conséquemment à produire des maladies relatives à la nature de cette infection, ces mêmes lymphatiques doivent opérer la guérison, en absorbant les particules des médicamens doués d'une vertu plus ou moins particulière.

C'est aujourd'hui, sans doute, que doivent se terminer ces disputes qui ont long-temps partagé d'opinion les Méde-

cins, sur la transmission ou non transmission de plusieurs remèdes, sur-tout de ceux qui ne paroissoient point solubles dans nos fluides. Quoique la nature des liqueurs animales ne soit pas encore assez connue, et qu'on puisse douter encore si plusieurs remèdes, notamment les oxides ou chaux métalliques, peuvent se dissoudre et pénétrer dans le sang dans cet état de dissolution ; on doit savoir aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ce point, puisqu'il est incontestable que les lymphatiques se chargent ou peuvent se charger des molécules médicamenteuses des substances en apparence les plus insolubles. Ce n'est pas néanmoins qu'on ne puisse expliquer, dans quelques circonstances, l'action ou partie de l'action des remèdes par une impression sympathique résultant d'une impression locale ; mais cette vérité ne détruit point celle qui résulte de l'absorption des remèdes ou d'une partie des remèdes eux-mêmes, et conséquemment d'une action ou opération chimique réelle, au moins jusqu'à un certain point.

Si nous exceptons l'usage du mercure en frictions sur la peau pour guérir la maladie vénérienne, la Médecine ne connoissoit point de méthode fondée sur l'absorption externe pour la guérison des maladies intérieures ; et malgré les connoissances étendues que l'on a acquises depuis quelques années sur le système vasculaire absorbant, et que l'on doit aux Médecins Italiens pour ce qui concerne les remèdes sous forme solide ou liquide, et aux Médecins Anglais pour

ce qui regarde les médicamens sous forme gazeuse; il ne paroît pas que l'attention des Médecins se soit beaucoup portée sur ce point, d'une très-grande importance néanmoins, et qui peut avoir sur-tout les plus grands avantages, chez les personnes dont l'estomac très-sensible et les nerfs très-mobiles, ne permettent que difficilement l'usage des médicamens intérieurs.

Les Anglais qui ont fait de grands progrès dans l'étude du système absorbant, se sont aussi fructueusement occupés de l'administration des remèdes par voie d'absorption extérieure. Je vais indiquer successivement les essais qui ont été faits pour étendre cette pratique, et je commence par l'exposition des effets du tartrite de potasse antimonié, par absorption.

§. I.

M. Sherwin (1), auteur de ces observations, frotta un soir la paume de ses mains avec cinq grains de tartre émétique humecté de quelques gouttes d'eau; il étoit alors dans un état de parfaite santé. Le premier effet sensible qu'il éprouva fut une augmentation de chaleur sur ces parties; mais environ demi-heure après il dormit comme à l'ordinaire, et jouit d'un sommeil tranquille jusqu'à quatre heures du

(1) Memoirs of the medical society of London. Vol. II. Lond. 1789. Art. XXXIV.

matin. Il s'éveilla alors contre son ordinaire, et il sentit de légères nausées ; elles étoient cependant si peu marquées, qu'elles pouvoient être l'effet seul de l'imagination. Sa peau étoit un peu brûlante, et il éprouvoit plutôt un malaise : mais en moins d'une heure après, il commença à transpirer, et il resta dans cet état agréable jusqu'à l'heure ordinaire de son lever ; alors la transpiration ayant augmenté, il ne se leva du lit qu'à sept heures, et il fut convaincu que s'il y avoit resté plus long-temps, il seroit tombé dans des sueurs abondantes par l'usage des délayans chauds. Ayant changé de linge et s'étant levé, il n'éprouva d'autre changement dans son état de santé qu'un peu d'aversion pour son déjeûner.

Comme ce tartre émétique, sous forme de poudre, quoiqu'on l'ait un peu humecté, ne paroît pas propre pour l'absorption, M. Sherwin en mit un gros dans deux onces d'eau, ce qui produisit une solution saturée, puisqu'une partie du tartrite de potasse antimonié étoit restée sans être dissoute au fond de la fiole. A dix heures du soir il frotta de nouveau ses mains et ses poignets avec huit grosses gouttes de cette solution ; mais comme il craignoit que les effets produits par ce topique ne fussent attribués à son imagination ; il fit faire le même essai par deux autres personnes de sa famille, en leur laissant ignorer que ce fut une solution médicamenteuse.

M. Sherwin s'éveilla de lui-même à quatre heures du

matin, comme ci-devant; il ressentoit de la chaleur ou plutôt du mal-aise. Son pouls étoit accéléré comme s'il avoit bu du vin. Il éprouva quelques légères nausées et un mouvement péristaltique dans les intestins. Dans environ une heure, sa peau commença aussi à devenir moite, et à six heures la sueur se déclara. Il se leva alors du lit, et dans l'espace de deux heures, il se trouva que l'antimoine avoit agi deux fois à titre de laxatif. Les deux autres personnes éprouvoient une chaleur brûlante dans la paume des mains, et elles avoient sué durant la nuit. Une d'elles fut malade dans l'après-midi, et l'autre légèrement incommodée, après avoir rendu une forte selle; mais le froid que celle-ci avoit éprouvé, en se mettant au lit, s'étoit dissipé.

Pendant deux ou trois jours après cette expérience, M. Sherwin éprouva une augmentation dans la quantité de l'urine, et eût le ventre un peu plus lâche, ce qui étoit contre son ordinaire. Bientôt après il obtint d'une Dame très-délicate, qui avoit un peu de rhume et une inflammation des amygdales, d'essayer le même remède, c'est-à-dire, cinq grains de tartre émétique frotté à l'aide d'un petit nombre de gouttes d'eau. Elle dormit comme à l'ordinaire, éprouva une sensation brûlante dans la paume des mains, et s'éveilla deux fois dans la nuit avec des nausées, mais sa transpiration n'en parut pas augmentée. Cette Dame répéta ce remède à la dose de sept grains dissous dans de l'eau; elle éprouva une légère transpiration et des nausées. Le

matin il s'ensuivit encore des effets d'un léger purgatif, et pendant tout le jour l'action du remède sur tout le système parut se soutenir; l'effet le plus marqué fut une augmentation considérable de l'urine; deux ou trois jours après, cette Dame sentit une grande démangeaison sur toute la peau, ce qui dura deux jours.

Une autre Dame âgée de 50 ans se plaignoit depuis longtemps d'une douleur au côté, d'une perte d'appétit et d'une débilité chronique, qu'elle attribuoit à une chûte antérieure de six mois. D'autrefois elle rapportoit ses affections à une cessation de l'évacuation sexuelle. Il étoit plus probable que son état étoit dû au desséchement d'une inflammation ulcéreuse de la jambe qui, quelques années auparavant, avoit été accompagnée d'un écoulement considérable, et qu'on avoit fait cesser par l'application d'une poudre blanche qu'on lui avoit conseillée.

M. Sherwin engagea cette Dame à frotter sept grains de tartrite de potasse antimonié avec quelques gouttes d'eau, sur le côté et sur la région de l'estomac où étoit surtout le siége de la douleur. Elle fit elle-même les frictions avec sa main; après avoir répété ce remède trois ou quatre fois, on lui demanda les effets qui en étoient résultés, elle répondit qu'elle en avoit été travaillée dans toute l'habitude du corps, qu'elle avoit sué si abondamment, qu'elle avoit mouillé entièrement sa chemise et ses draps; qu'elle en étoit malade, mais qu'elle n'avoit point vomi. Après l'usage de ce remède

l'écoulement de sa jambe se rétablit et fut très-abondant ; elle se trouvoit tellement soulagée de ses maux antérieurs, qu'elle désira de continuer cette pratique. Elle se frotta pendant quelque temps avec dix grains de tartrite de potasse antimonié, de deux nuits l'une, et obtint une guérison parfaite. Sa maladie cependant prit à la fin la forme d'une fièvre intermittente qui céda à l'emploi du quinquina.

D'après ces essais, M. Sherwin pense que cette manière d'administrer les antimoniaux, comme altérans, est préférable à leur usage intérieur. S'il s'agit d'évacuer une saburre putride ou bilieuse de l'estomac et des intestins, sans doute, qu'une dose convenable, prise à l'intérieur, remplit mieux les vues du Médecin. Mais combien de malades attaqués d'affections scorbutiques, dartreuses ou autres, ont persisté pendant des mois et des années entières dans l'usage du vin antimonié, sans en retirer que peu ou presque point d'avantages ? Ne vaut-il pas mieux alors administrer le tartrite de potasse antimonié en topique, comme on vient de le dire, et saturer pour ainsi dire les fluides du corps humain sous la forme la plus active ? C'est ainsi que, sans exciter une grande irritation dans l'estomac, on en fait plus passer dans le système en une semaine que dans l'espace d'une année, en l'administrant par les voies ordinaires.

Tels ont été les essais de M. Sherwin : ils méritent la plus sérieuse attention, et les Médecins doivent les répéter ; ils laissent concevoir de justes espérances pour le traitement de

plusieurs maladies, surtout des cutanées et de celles qui ont particulièrement leur siége dans la lymphe. Introduit dans le système lymphatique par des frictions à la surface du corps, le tartrite de potasse antimonié doit agir immédiatement sur les solides et sur les fluides. Ce qui le prouve, c'est l'observation faite par M. Sherwin, et qu'il dit avoir éprouvée sur lui-même, savoir: qu'il faut avoir soin, dans l'administration du tartrite de potasse antimonié par absorption, de faire éviter en même-temps aux malades l'usage interne des acides, qui semblent influer singulièrement sur l'action de l'antimoine, et lui donner une intensité plus ou moins nuisible.

§. II.

Après avoir fait avec le tartrite de potasse antimonié les essais dont je viens de rendre compte, M. Sherwin en a tenté d'autres (1) avec l'arsenic. Il a préparé un arsenic tartarisé, en faisant bouillir parties égales de tartrite acidule de potasse et d'arsenic dans six fois autant d'eau; il en a obtenu des cristaux. Un grain de ce sel frotté sur la peau a agi comme diurétique, en même-temps qu'il a excité de légères nausées: un demi-grain du même sel pris par la bouche a produit des effets semblables. M. Sherwin pense

(1) Loc. citat. art. XXXV.

que l'arsenic tartarisé par absorption externe, pourroit peut-être fournir un remède contre l'hydropisie, si l'on ne parvenoit pas à le prescrire avec sûreté et succès contre le cancer.

§. III.

Bien avant que les découvertes qu'on a faites sur le système absorbant eussent fait connoître l'action des lymphatiques; l'expérience empyrique des Médecins ne tiroit pas moins parti des fonctions inconnues de ce système. La méthode de traiter la maladie vénérienne par les frictions mercurielles, en est une preuve. Mais lorsque les vaisseaux lymphatiques ont été connus et démontrés, il étoit naturel qu'on cherchât à diriger ses vues de ce côté, et qu'on s'en servit pour simplifier les méthodes curatives, et les rendre plus sûres et plus agréables. M. Clare (1), Chirurgien Anglais, réfléchissant sur les inconvéniens ordinaires de traiter la maladie vénérienne, et pensant que, pour la guérir, il ne falloit qu'introduire une suffisante quantité de mercure dans le sang, préféra les surfaces internes de la bouche ou des parties de la génération de l'un ou l'autre sexe, aux parties plus irritables de l'estomac et des intestins. Voici en quoi consiste la méthode d'absorption de M. Clare.

On prend, au bout du doigt humecté de salive, un demi-

(1) Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne. Paris, 1785.

grain ou un grain de muriate de mercure; on le frotte sur les parties intérieures des joues, autour de la place qu'occupe l'ouverture du conduit salivaire de la glande parotide, et on répete cette opération trois ou quatre fois dans la journée. On peut étendre la friction non-seulement sur l'intérieur des lèvres et sur la surface des gencives, parties capables de supporter une douce friction, mais indistinctement sur la totalité de la surface intérieure de la bouche. Il est bon néanmoins de remarquer que les frictions répétées avec un peu de calomélas sur une petite surface, répondent mieux à l'indication qu'une plus grande quantité sur une plus grande surface. L'absorption du mercure est assez prompte et presque totale; les malades doivent faire attention à ne point l'avaler, et si la salive vient dans leur bouche, ils doivent la cracher.

Pour augmenter les effets de cette méthode et avancer la cure, on applique un ou deux grains de calomélas sur le prépuce ou sur les grandes lèvres; et ce moyen hâte la cure, non comme feroit un tonique, mais comme produisant une nouvelle absorption dans le système de la circulation.

Si la maladie est accompagnée de plaies ou d'ulcères, il faut répandre sur ces plaies ou sur ces ulcères, deux ou trois fois par jour, cette même poudre sèche ou humectée soit avec de l'huile, soit avec de l'eau.

Enfin, si la maladie vénérienne est confirmée, on peut

substituer le muriate oxigéné de mercure au calomélas. On l'emploie sous forme sèche de la manière suivante. On fait une poudre avec un grain de muriate oxigéné de mercure, quatre grains de bol d'arménie et deux grains de tartrite acidule de potasse, on mêle bien, et avec demi-grain de ce mélange, on fait une friction sur les gencives pendant à peu près quinze secondes, et il est immédiatement absorbé. On peut répéter cette friction deux ou trois fois par jour, suivant le besoin. Le malade ne doit point avaler sa salive pendant une minute et même plus, et ne doit point boire pendant une demi-heure et même une heure. Cette seconde méthode est plus active que l'autre.

Dans l'un et l'autre cas l'absorption est réelle, le mercure est introduit dans le torrent de la circulation, et s'il survient de la salivation, elle est modérée et bien plus exempte d'inconvéniens.

Un gros de muriate de mercure peut, dans les circonstances ordinaires, suffire pour la guérison parfaite de la maladie vénérienne.

La méthode de M. Clare, proposée avec désintéressement et candeur, a été louée par plusieurs hommes célèbres en Médecine et en Chirurgie. En France, où elle est moins connue, un petit nombre de Praticiens lui ont rendu hommage par des succès.

§. IV.

Dominique Cyrillo (1), Médecin de Naples, a proposé une autre méthode d'absorption pour la guérison, non-seulement des maladies vénériennes, mais encore des écrouelles, des sciatiques, de certaines paralysies et autres maladies qui résistent souvent aux meilleurs remèdes. Cette nouvelle méthode est fondée sur l'usage externe du muriate oxigéné de mercure, et voici en quoi elle consiste.

On prend un gros de muriate oxigéné de mercure et une once de saindoux, on mêle dans un mortier de verre en triturant pendant deux heures au moins. (L'auteur recommande douze heures.)

L'usage de cet onguent est en frictions, sous la plante des pieds. On commence par un demi-gros d'onguent, lequel contient trois grains de sublimé, on augmente peu à peu et à chaque friction la dose de l'onguent, jusqu'à ce qu'on en emploie deux gros. On fait la friction le soir en se couchant à l'un des pieds, et on la répète le lendemain au soir sur l'autre; on se repose le troisième jour, pendant lequel le malade doit se baigner s'il est possible. On observe la même règle tout le temps du traitement, pendant lequel le malade doit faire un usage abondant de boissons délayan-

(1) Osservazioni pratiche interno alla lue vernerea. Napoli, 1783.

tes et adoucissantes. Celui qui frotte, doit le faire avec la main, couverte d'une vessie ou d'un gant bien imbibé de graisse, pour qu'il n'absorbe point l'onguent. La durée de la friction doit être de dix minutes. Le malade met ensuite un chausson de toile qu'il est le maître de changer le lendemain matin, et il n'y a point d'inconvénient à ce qu'il se lave les pieds. Le nombre des frictions nécessaires pour un traitement est de onze ou douze, on peut les porter jusqu'à celui de vingt et de vingt-quatre dans des cas graves et opiniâtres, comme lorsqu'on traite des sciatiques et certaines paralysies.

Pour l'ordinaire, dès la troisième ou quatrième friction, la transpiration augmente chez les uns, et l'urine chez les autres. Quand la crise se fait par cette dernière voie, la guérison est plus prompte, et l'on doit s'attendre à ce qu'elle soit prochaine, lorsque l'urine commence bientôt à charrier et à déposer un sédiment très-fétide et blanc comme la magnésie blanche. Lorsqu'au lieu d'urines chargées, il survient des sueurs abondantes, la guérison est beaucoup plus tardive, et le malade doit avoir beaucoup plus de ménagemens, et éviter surtout le froid et l'humidité.

La méthode de Cyrillo, de traiter la maladie vénérienne, est moins embarrassante que la méthode ordinaire, fondée sur l'usage des frictions avec l'onguent mercuriel; elle est principalement utile aux personnes grasses et d'un tempérament mou, et il ne convient guère de frotter les jambes

ou toute autre partie, excepté la plante des pieds. Quand on veut l'appliquer aux personnes maigres et aux tempéramens irritables, il faut les y préparer par un long usage de bains et d'adoucissans internes.

§. V.

Je dois rappeler ici quelques autres méthodes dirigées contre la maladie vénérienne et fondées sur l'absorption.

La première qui est très-ancienne, consiste dans l'usage des emplâtres mercuriels. Cette méthode, dont les avantages sont restreints à quelque cas particuliers, a été bientôt abandonnée; et en voici la raison principale. L'intromission du mercure par le moyen des emplâtres, dépendant de l'état des vaisseaux absorbans de la peau, est plus équivoque que l'intromission du mercure par le moyen des frictions, et ne peut jamais raisonnablement s'estimer. Cette intromission peut être souvent très-considérable, et on n'est point averti à temps de ce défaut; elle peut être en revanche trop foible, et rien n'apprend cet inconvénient, que la longueur excessive du traitement, ou la persévérance des symptômes et l'opiniâtreté de la maladie, malgré cette application.

La deuxième, consiste dans l'emploi des fumigations mercurielles qu'on fait avec l'oxide de mercure sulfuré rouge, combinaison de mercure cru et de soufre, et mieux encore avec le mercure doux mêlé avec quelque gomme odorante

pour en former des pastilles. Elle offre un moyen de plus pour concourir à la destruction du virus vénérien, et il faut bien se garder de la négliger (1).

La troisième, consiste dans l'administration des lavemens anti-vénériens: méthode (2) ingénieuse, puisqu'on épargne par elle à l'estomac, ce qui est quelquefois très-important, le dégoût des boissons; et aux principaux viscères, l'impression d'un remède qui peut être quelquefois relativement trop active. Pour que les lavemens anti-vénériens, (qu'il faut composer avec quelque préparation soluble de mercure,) produisent l'effet qu'on a lieu d'en attendre, il faut que les intestins soient libres, et que le malade puisse les conserver un temps suffisant; sans quoi la résorption seroit imparfaite ou ne seroit guère possible.

Enfin la quatrième, consiste dans l'usage des bains anti-vénériens, que l'on fait en faisant dissoudre un demi-grain de muriate oxigéné de mercure par pinte d'eau, ce qui fait cinquante grains de muriate pour chaque bain, dans lequel on reste environ deux heures.

§. VI.

On travailloit à recueillir un assez grand nombre d'obser-

---

(1) Nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation, etc. Par M. P. Lalouette. Paris, 1776.

(2) Dissertation sur une méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par des lavemens, etc. Par M. Royer, Paris, 1767.

vations, sur l'action des médicamens administrés extérieurement; quand Jonh Hunter faisoit quelques essais qui annoncent ce qu'on peut attendre de cette méthode, et il en a tiré ce résultat : si l'on fait une ouverture par laquelle on puisse injecter un fluide ou purgatif ou diurétique, ou qui ait toute autre vertu ; ce liquide n'agira que sur les glandes qui lui seront appropriées ; c'est-à-dire, qu'il purgera, fera vomir ou saliver, ou uriner, etc., selon sa qualité. M. Godar (1) a constaté les effets des fomentations antiseptiques dans les fièvres putrides.

On a mis en question si les sels ou les substances très-stimulantes peuvent être absorbées par la peau ; voici un fait qui le prouve. Hunter rapporte une observation importante de quelques ouvriers employés à nettoyer un puits d'eau minérale. Avant que de descendre dans le puits ils avoient ôté leurs souliers et leurs bas ; ils absorbèrent une telle quantité de sels par les pores des pieds, qu'ils furent tous purgés violemment. Je sais, ajoute Hunter, qu'on a attribué cette purgation à la froideur du puits : le froid appliqué subitement aux pieds peut à la vérité produire cet effet ; mais il est difficile de supposer qu'un certain nombre d'hommes, accoutumés à un tel métier, aient été purgés à la fois et dans le même instant, par la seule fraîcheur d'un puits.

---

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Bruxelles, tom. V.

§. VII.

Les lavemens sont absorbés dans plusieurs circonstances, et il est peu de personnes qui n'aient fait l'expérience de lavemens pris et rendus seulement par les urines; ce qui même n'a pas toujours lieu, puisqu'il arrive quelquefois que les lavemens ne sont rendus en aucune manière. Cette observation a dû donner l'idée de lavemens nutritifs. Dans la méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne, par Clare, on lit le fait suivant : à l'hôpital, une malade qui s'étoit coupé la gorge, de manière que la trachée-artère et l'œsophage étoient attaqués, et que les alimens sortoient par la plaie, fut nourrie pendant plus de quinze jours au moyen des lavemens, dont les parties nutritives étoient absorbées par les vaisseaux lactés et absorbans des intestins. Malgré tous les soins que l'on prit d'elle, elle violenta sa plaie et mourut.

Un Praticien a fait nourrir pendant quinze jours une malade qui avoit une impossibilité absolue d'avaler par cause nerveuse, avec les lavemens nutritifs, et ce fut avec le plus grand succès.

Méthode de Kempf.

L'usage des lavemens nutritifs devoit inspirer l'idée de faire servir les clystères à la guérison de plusieurs maladies,

et c'est ce qu'a imaginé M. le Docteur Kempf (1), premier Médecin du Prince de Hesse. Il a vu qu'une cavité qui renferme un grand nombre de viscères différens, d'une substance molle, d'une composition compliquée, tous destinés aux fonctions les plus importantes de l'économie animale, doit être exposée à une infinité de dérangemens qui entraînent des suites funestes, souvent même la destruction du tout; et que le bas-ventre doit avoir une influence sans bornes, puisque cette cavité loge le centre de plusieurs puissances, qui sont en même-temps les précieux agens de la santé et le principe d'une infinité de désordres. Delà, M. Kempf a imaginé d'attaquer la cause de ces différentes lésions dans leur source même. Il a essayé les clystères qu'il appelle viscéraux, et en a obtenu des succès si marqués, qu'il les a pronés avec une espèce d'enthousiasme.

Les remèdes qui sont employés dans ces clystères, et modifiés selon les circonstances, sont la racine de dent de-lion, le chiendent, la valériane, le chardon bénit, la fumeterre, les fleurs de mourron rouge, l'arnica, le marrube blanc, la millefeuille, la camomille, la mollène, les sons de blé et de seigle, la racine de patience, celle de garance, les tiges de douce-amère, l'écorce de simarouba, les feuilles de ciguë, d'oranger, de romarin, l'assa-fœtida, etc.

---

(1) Für aerzte und kranke bestimente ab handlung von einer neven methode die hartnackigsten krankhaiten, etc. Leipsig. 1785.

Il faut infuser les drogues choisies dans de l'eau commune et quelquefois dans de l'eau de chaux ; et pour donner plus de force à l'infusion, Kempf recommande d'employer la marmite de Papin. On administre journellement trois de ces clystères : un le matin, un le soir après que le malade a légérement soupé, le troisième avant qu'il se mette au lit ; ou deux dans la matinée, et le troisième avant qu'il se couche. On injecte la décoction assez chaude, jusqu'à ce que les matières qui formoient les congestions, embarras ou obstructions abdominales, commencent à se détacher ; alors elle ne doit plus être que tiède, puis tout à fait froide. Ainsi les époques de la maladie, les circonstances et les différentes espèces d'*infarctus*, non-seulement font varier la température qu'il faut donner à la décoction qu'on doit injecter, mais encore la quantité et la qualité des drogues dont il faut faire choix.

L'usage des lavemens viscéraux que M. Kempf recommande sur-tout contre l'hypochondrie, qu'il suppose dériver des congestions abdominales ou les faire naître, présente une bonne méthode curative, dont les Praticiens doivent faire cas. Ces lavemens agissent en partie chimiquement, soit sur le mucus vicieusement accumulé sur les parois intestinales, soit sur la matière des embarras organiques : puisqu'on ne peut douter que la substance de ces lavemens ne soit partiellement absorbée par les bouches des lymphatiques, qui s'ouvrent sur la surface des intestins. La méde

cine doit compter ces lavemens au nombre de ses ressources, car en possédant des propriétés réelles, ils parviennent immédiatement aux parties sur lesquelles ils doivent agir.

§. VIII.

Il existe, parmi les habitans de la Guinée, une méthode que M. Gallandat (1), Chirurgien Hollandais, a décrite, et que les naturels du pays emploient familièrement, surtout dans le marasme, l'hypocondrie et le rhumatisme. Cette méthode que M. Gallandat appelle insuflation ou emphysème artificiel, consiste dans l'opération suivante. On fait à une et quelquefois aux deux jambes du malade, avec un instrument tranchant, une incision à la peau qui pénètre jusqu'au tissu cellulaire. Au moyen de cette ouverture, on porte un tuyau dans le tissu cellulaire, par lequel en soufflant, on insinue autant d'air que le malade peut en supporter, ou autant qu'on le juge à propos. L'air, introduit de cette manière, occasionne bientôt un emphysème universel. Ensuite on retire le tuyau de la plaie, et on la referme avec un emplâtre agglutinatif composé de plusieurs gommes et résines, et un appareil convenable. Immédiatement après cette opération, on donne au malade une forte

(1) Nouveaux Mémoires de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, ann. 1772, pag. 43.

dose d'une potion composée de sucs de plantes, de jus de limon, de poivre de Guinée et d'eau-de-vie, après quoi on fait courir le malade autant qu'il peut, et quand il est extrêmement fatigué, on le fait mettre au lit, où il essuye une sueur copieuse. On continue à lui donner trois ou quatre fois par jour une forte dose de la potion susdite, jusqu'à ce que l'enflure soit passée et que le malade se trouve guéri. L'enflure ou le gonflement occasioné par l'air insinué dans le tissu cellulaire, commence ordinairement à diminuer le 3.e jour, et elle est totalement dissipée vers le 9.e, 10.e et 11.e jour. Quelquefois le Chirurgien est obligé, pour obtenir la parfaite guérison du malade, de faire une seconde fois l'opération; mais cela n'arrive que très-rarement.

Cette pratique qui n'est ni douloureuse, ni dangereuse, a inspiré à M. Achard, de Berlin, l'idée non-seulement d'en répéter les expériences, mais encore de les étendre, en faisant l'insuflation avec les différentes sortes d'air, et ayant égard dans chaque expérience, 1.o à l'effet que l'air insinué dans le tissu cellulaire produit sur l'animal; 2.o aux changemens que l'air éprouve dans le tissu cellulaire, après y avoir séjourné pendant un temps connu.

Les expériences de M. Achard prouvent que l'emphysème artificiel fait avec l'air commun, ne met la vie de l'animal dans aucun danger, et que l'opération est aisée, peu ou point douloureuse: cette vérité est déjà prouvée par les observations et par les expériences de M. Gallandat. Mais M. Achard a vu que l'air commun subit quelques altéra-

tions dans le tissu cellulaire, ce qu'il attribue, 1.º à ce que l'air se charge des émanations animales; 2.º à ce qu'une partie composante de l'air peut être absorbée, ce qui doit occasioner une véritable décomposition.

Après avoir essayé l'air commun dans la pratique de l'insuflation, M. Achard a tenté l'air nitreux; mais les sujets de ces deux expériences (un chien et une poule) sont bientôt morts; ce que l'observateur attribue à la décomposition de l'air nitreux qui a mis à nu la partie d'acide nitrique très-concentré qu'il contient.

Ses essais avec le gaz acide carbonique ont au contraire été très-heureux; ils prouvent que ce gaz administré par insuflation dans le tissu cellulaire, ne dérange pas l'économie animale, et qu'il est absorbé avec beaucoup de facilité et en très-grande quantité. Aussi M. Achard en tire les résultats suivans.

L'on connoît, dit-il, les effets salutaires que le gaz acide méphitique produit dans les maladies qui proviennent de la putréfaction, et je crois que ce moyen de l'administrer, c'est-à-dire, par insuflation, seroit de la plus grande utilité, et bien préférable aux autres moyens qu'on a mis en pratique jusqu'à présent, pour le faire servir à l'usage médicinal, qui consiste à le donner en lavement, ou à le faire boire mêlé avec de l'eau, ou enfin en le dégageant dans l'estomac en prenant des terres absorbantes et des acides à petits intervalles. La quantité d'air fixe qui peut s'unir et être absorbée des humeurs animales par les pra-

tiques usitées, est bien moindre que celle qu'elles absorbent, lorsqu'on administre l'air par voie d'insuflation ; ce qui est suffisamment prouvé par l'expérience. De plus, les points de contact de ce puissant anti-septique, le seul de tous ceux qu'on connoît qui soit capable de rétablir, dans leur premier état, des matières animales déjà putréfiés, sont bien plus nombreux lorsqu'il est répandu dans le tissu cellulaire, que lorsqu'il est pris en lavement, ou porté dans l'estomac soit par des boissons, ou en prenant alternativement des acides et des alcalis.

M. Achard a de même fait des essais avec l'air inflammable, qui prouvent que l'insuflation de cet air, qui se décompose dans le tissu cellulaire de l'animal, n'est point suivie d'effets mortels ; mais l'observateur ne hasarde pas de décider qu'ils ne puissent devenir tels par les suites. De manière que, selon lui, il n'y a que l'insuflation du gaz acide carbonique qui promette à la Médecine, une ressource plus ou moins grande à tenter dans quelques maladies.

Je viens de considérer les pratiques connues de traiter les maladies par voie d'absorption extérieure. Toutes confirment la doctrine des fonctions des absorbans et en sont une preuve. Le Médecin doit les connoître pour en tirer parti dans des cas de maladie opiniâtre, pour savoir quelles sont les ressources que l'art peut présenter contre cette foule d'infirmités qui affligent la nature humaine.

Ces pratiques et leurs effets annoncent d'une manière

incontestable, que les vaisseaux absorbans de la peau, même revêtue de l'épiderme, pompent les substances qui sont en contact avec leurs orifices, sans doute, parce que ces orifices mobiles s'élancent, pour ainsi dire, pour absorber ce qui les flatte ou ce qui les stimule. L'observation a du moins prouvé que, toutes les fois que le tissu de la peau est ramolli et dilaté, il peut donner facilement passage à quelques portions de médicamens plus ou moins atténués ou naturellement volatils. C'est ainsi que les vapeurs aqueuses élevées sans cesse des émolliens, du lait chaud, etc., dissolvent et étendent les humeurs épaissies et amassées dans les vaisseaux sous-cutanés, et dans le tissu cellulaire; c'est ainsi que le gaz ammoniacal dégagé des embrocations dont l'ammoniaque fait la base, pénètre les pores de la peau, passe facilement dans les cellules du tissu muqueux, et y agit comme dissolvant des humeurs lymphatiques et sur-tout du lait coagulé.

Depuis la publication des essais dont je viens de rendre compte, M. le Docteur Brera a publié son anatripsologie ou doctrine des frictions, contenant la nouvelle méthode d'opérer sur le corps humain par le moyen des frictions faites avec les humeurs animales, et avec plusieurs autres substances qu'on n'administre ordinairement qu'à l'intérieur. M. le Docteur Chrestien a mis au jour sa méthode jatroliptice, ou observations pratiques sur l'administration des remèdes à l'extérieur, dans le traitement des maladies internes. Ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et les extraire seroit une chose inutile.



PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École.	Médecine légale, et histoire de la Médecine.
P. M. AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin.	Botanique.
CH. L. DUMAS.	Anatomie, Physiologie et Médecine Clinique pour les maladies réputées incurab.
G. J. VIRENQUE.	Chimie et Pharmacie.
P. LAFABRIE. . . . . J. L. VICTOR BROUSSONET.	Clinique interne.
J. POUTINGON. . . . . A. MEJEAN.	Clinique externe.
J. B. T. BAUMES..	Nosologie et Pathologie.
J. N. BERTHE.	Thérapeutique et Matière médicale.
J. M. J. VIGAROUS.	Institutions de Médecine et hygiène.
A. L. MONTABRÉ.	Médecine opératoire.
J. SENEAUX.	Accouchemens.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.
H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.
J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.